

CAMBOUIS ET LAVANDE¹

Nouvelle

de Jean-Pierre Coljon

CAMBOUIS ET LAVANDE

L'odeur âcre d'essence, de graisse et de cambouis m'étouffait dès que je tournais le coin de la rue en revenant de l'école, bien avant de pénétrer dans la maison familiale attenante au garage de mon père. Je détestais mon père. C'était un homme autoritaire et violent. Encore maintenant, je ne supporte pas cette odeur de garage qui le précédait partout.

Toute la maison en était imprégnée, sauf la salle de bain située à l'étage près de la chambre de mes parents. Elle sentait bon la lavande, le parfum préféré de ma mère. Je m'y réfugiais souvent, un pot de miel à la main, comme d'autres seraient allés au parc ou au jardin. J'y respirais ses foulards de soie et ses robes fleuries jusqu'à en perdre haleine et mon nez s'attardait dans ses soutiens-gorge blancs et roses d'où émergeaient des images interdites et des senteurs de péché.

Bien plus tard, quand j'osai enfin parler aux filles, je me surprénais toujours à les renifler pour débusquer leur parfum, espérant trouver un soupçon de lavande. Si la Provence se faisait insistante, je fuyais la belle avant qu'elle ne m'appelle Œdipe, mais si la garrigue chatouillait mes narines et titillait mon subconscient, je la trouvais à l'instant même plus belle qu'une fée. Je me transformais alors en chevalier prêt à affronter tous les dragons de l'univers, le Midi la rendant irrésistible. Et moi, invulnérable.

Mais la mode était au parfum de jacinthe et aucun dragon ne crachait son feu !

Un beau jour de juin, alors que je bâchais un cours de droit matrimonial à la bibliothèque de l'Université, un groupe d'étudiantes pareilles à toutes les étudiantes du campus, vinrent s'asseoir à ma table de travail. Une odeur de vernis à ongles me souleva le cœur pendant qu'elles étalaient leurs livres en ricanant, en gloussant et en caquetant, tout en s'affairant à chercher la page qu'elles devaient commenter pour l'examen du lendemain.

Le calme revenu, je levai les yeux sur ma voisine, une jeune fille blonde aux yeux bleus cerclés de lunettes en or rivés à son livre. Elle se grattait nonchalamment la tête avec son stylo. Je soupirai de lassitude quand, tout à coup, je détectai une odeur d'interdit et de péché : elle sentait la garrigue et la lavande sauvage. Je ne m'en étais pas rendu compte, mais j'étais assis à côté de la plus belle fée de l'Université !

J'empoignai mon épée et, sans une seconde d'hésitation, j'enfourchai mon cheval blanc qui m'attendait patiemment, la bride enroulée autour de la pancarte qui indiquait la lettre « P » comme Pagnol, juste derrière moi. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, j'avais terrassé un énorme dragon à six têtes et ramassé le stylo qu'elle venait d'échapper.

En lui remettant sa plume, bégayant de nervosité, je baragouinai une phrase l'invitant à sortir pour respirer l'air frais. Surprise de tant de galanterie et de courage, elle accepta d'un sourire si désarmant que j'en oubliai mon épée.

Nous nous sommes alors engouffrés dans la porte tournante qui menait à l'extérieur. C'est là très exactement, dans cet espace vitré et exigü, alors que son odeur de lavande tourbillonnait autour de moi, qu'elle m'ensorcela et me jeta un sort. Je tombai amoureux à l'instant précis où elle me sourit à nouveau alors que nous descendions les escaliers qui menaient au parc et aux jardins.

Si je ne craignais pas les dragons, les fées me paralysaient, car, comme bien des chevaliers courtois qui tentaient de séduire les belles damoiselles, j'étais affreusement intimidé par cette tornade blonde. Si intimidé qu'il me fallut de longs mois de cour rapprochée et assidue pour enfin respirer son cou et m'enivrer de son parfum et de son odeur, puis d'une autre éternité pour oser goûter ses lèvres douces comme la soie et sucrées comme le miel.

Depuis, je la respire soirs et matins. Nous nous sommes mariés et notre union nous a inspiré une fille et un garçon. Nous habitons une maison fleurie entourée de champs qui sentent bon la lavande et la garrigue, et je suis au paradis depuis que cet éclair qui annonçait la foudre a déchiré le ciel.

Mais voilà que les cigales se sont tues et que les champs autour de notre bonheur ont été mis en lotissement, que des maisons y seront construites et qu'on projette d'ériger, sur le terrain situé à droite de notre nid familial, sous la fenêtre de notre salle de bain, à deux pas de notre jardin et en face du parc municipal où jouent Amélie et Thomas, un garage avec station-service.

* * *

1. Lauréat du Concours littéraire de fiction organisé par le Cercle d'Écriture de l'Université Laval de Québec (CEULa), édition 2004-2005. Une parution dans la revue du CEULa, *L'écrit primal*, est prévue en 2005. Le CEULa a été fondé en 1986.